

Julio et moi

et si je me mettais à écrire comme jamais, le majeur rivé au clavier de l'ordinateur (je dois vous dire que je tape avec un seul doigt), faisant fi de toutes les recommandations implicites, écrivant enfin pour moi-même, délivrée des fausses bonnes recettes, des comités de lecture indigents, des éditeurs récalcitrants, des cervelles disciplinées qui tapent le même modèle de lettre pour aspirants à l'édition ; si je leur lançais un bon gros « *¡La puta de vosotros !* », si je me croyais dans les années '50, (tu n'avais que dix ans, cocotte, tu es maintenant une presque vieille femme, j'enlève le presque, quand ils verront ta date de naissance en quatrième de couverture, si jamais ça t'arrive, c'est ça qu'ils penseront, « une vieille », et ce n'est pas la photo retouchée où tu souris pour remonter les bajoues qui y changera quelque chose, jusqu'à preuve du contraire tu n'es pas un écrivain, du moins pas encore) ; donc, si j'étais dans les années '50 quand tout était encore possible à Paris, possible dans l'édition bien sûr ; et non dans ces putains

d'années 2000 avec leur marketing auteurs : « Vous savez ce que c'est le rythme, dans un récit ? Un roman c'est une histoire, encore une histoire, toujours une histoire, une bonne histoire s'entend » ; ou alors : « Vous qui êtes fils ou fille de... écrivez-moi quelque chose, mais si, ça sera publiable, nous avons les équipes pour ça ! » Ces putains d'années 2000 où « ils » veulent du *jeune*, de l'autofiction de *jeunes*.

La vieillesse n'est belle que chez les vrais grands écrivains, la mort les a pour ainsi dire statufiés en pleine gloire. Faulkner meurt à soixante-cinq ans, Hemingway à soixante-deux ; vous trouvez qu'ils ont l'air vieux sur leurs photos ? Ils ont le cheveu blanc et dru, le regard insolent, des icônes universitaires pour jeunes gens éperdus d'admiration. Chez Borges il y avait ce côté presque trop propre, une image de dandy octogénaire, les belles mains soignées appuyées sur le pommeau d'une canne, on se serait cru dans un salon vieillot avec velours et dorures. Chez Hugo, vous êtes d'accord, le côté illuminé est plus présent, la longue barbe blanche, le regard hypnotique ; mais c'est Julio mon préféré ; nom : Cortázar ; prénom : Julio. Qu'elle était belle ta vieillesse Julio ! Julio, le vieil Apache, à soixante ans passés (mon âge), un mélange de vieux beatnik et de voyou à vous donner le tournis métaphysique et sexuel, une gueule de couteau-sourire indien sur des dents blanches, à peine jaunies par la nicotine, une taille d'un mètre quatre-vingt-treize, une carrure de boxeur, et une prose qui vous cloue sur place comme un uppercut dans le plexus solaire, des phrases, des phrases, je ne m'en remets pas, à la lettre, à chaque fois « je ne m'en remets pas ». Julio, j, u, l, i, o, des signes sur du papier ; du papier, c'est tout ce que j'ai de lui, même les photos, ça n'est que du papier, je me mets à lire et je recommence parce que j'ai lu au galop, il m'a prise par surprise, avec l'air de ne pas y toucher, de parler de choses et d'autres, il m'a prise et il m'a emportée, je ne me « remets » pas de ce rapt, j'erre du français à l'espagnol ; avec l'espagnol j'ai, on a, la rondeur des o et des a, le rythme qui s'organise entre les t et les p, l'impact des m et des n qui vous rincent la bouche d'une sonorité de caña, cet alcool dont il parlait sans cesse dans *Rayuela* et on a les « que » qui sont

comme la respiration tranquille de la prose, gardez tous ces « que » en français et vous verrez la différence, encore que le travail de Laure Bataillon sur *Rayuela* ait été excellent, mais il était là pour la guider, il connaissait le français aussi bien qu'elle, il n'a pas écrit une seule ligne en français, sauf des traductions, et Dieu sait s'il aimait le français, mais l'espagnol c'était pour lui la langue de l'imagination, j'ai hésité avec langue de l'imaginaire, mais il m'aurait dit « Pourquoi tu vas chercher imaginaire ? Parce que ça fait plus recherché ? Mets imagination et basta ! À la rigueur, si tu tiens à être pédante, mets *la langue de la psyché* ». Julio, j'aurais tout donné pour avoir ton respect d'écrivain, lecteur-femelle de *Rayuela* hissé au rang de lecteur tout court (c'est dans *Rayuela* que t'est venu ce syntagme de *lecteur-femelle*), toi seul étais capable de trouver cette expression que des imbéciles ne manqueront pas de trouver misogynne mais ils ignorent les profondeurs syntaxiques de ta fiction ; toi qui t'essayais là à l'anti-roman, mais même cette expression surannée n'était pas la bonne et tu couvrais tes arrières, face au ressentiment littéraire du lecteur-femelle, en lui opposant une « écriture démotique » propre à le dérouter, à le scandaliser même, s'il ne se donnait pas la peine de déceler, derrière les façades en trompe-l'œil du récit, les mondes en mouvance, les gestations romanesques.

À supposer que j'aie regardé couler la Seine, accoudée au parapet avec toi, cela signifierait que je t'aurais rencontré (je reviendrai plus tard sur notre rencontre) par un de ces hasards que tu as si longuement décrits avec ta « règle du jeu », j'y reviens, l'espoir d'une convergence entre nos deux regards, dans une rame de métro, ou dans un bistro, ou, plus emblématiquement, dans une librairie, tiens, je te propose La Librairie espagnole, rue Monsieur-le-Prince, ou encore, Les Éditions hispano-américaines, rue de Seine ; mais, à ce point de notre rencontre, tu n'aurais pas été un inconnu pour moi. Puisque nous sommes entre nous, Julio, je t'avoue, avec toute l'emphase qui est mienne, que je suis contaminée par toi, pour la seule et bonne raison que ce que l'on appelle « la littérature » (je suis très tentée de te piquer un de tes tics et

de faire moi aussi « grand usage de ces mots que tu nous as *emphatiquement* déconseillés », *Rayuela*, chapitre 28), n'est, de mon point de vue, qu'une longue contamination d'un écrivain avec les autres, une longue chaîne de manières de dire qui s'interpellent, se répondent, se contredisent, se consolident, s'enclavent les unes dans les autres. Je vais te donner un exemple de contamination : quand je dis « Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui » je convoque tous les vierges, les vivaces, et les aujourd'hui que j'ai lus et entendus, avec tous leurs champs sémantiques contigus (et contaminateurs), pour en faire mon propre, personnel et irréfutable « vierge, vivace et bel aujourd'hui » qui ne résonnera d'aucune manière comme celui de mon voisin lecteur. Pardon pour le vers-emblème, le vers-drapeau de la poésie française, mais c'est le premier qui me vient à l'esprit.

Entre Paris et Buenos Aires, tout en parlant sans cesse de débarrasser la prose de ses *vieilleries*, toi le premier tu m'as parlé de notre âge. Tu n'avais que quarante-sept ans et déjà tu pointais du doigt cette entrée discrète et combien distinguée dans l'âge mûr, ce visage souriant marqué au coin des yeux et des lèvres par quelques (encore) jolies rides, cet air revenu de tout mais si sympathiquement ouvert sur les choses, comme si on en mesurait silencieusement l'indéchiffrable beauté, on met un complet bleu marine et on entre dans les expositions de peinture, réconcilié avec le monde, on parle de littérature et de nouveaux auteurs, de vieux films et de jazzmen décédés. Quelque part, pourtant, quelque chose du jeune homme que tu avais été renâclait, tu reconnaissais brutalement dans la rue certaines silhouettes de femmes que tu avais connues et aimées, l'une surtout, et la plus grande ressemblance qu'on lui trouve c'est nous qui la mettons, dans cette envie inextinguible de tout recommencer une seconde fois, et on lisse machinalement ses cheveux ou ses tempes argentées, on refait machinalement son nœud de cravate et la femme entrevue a déjà passé le coin de la rue, nous laissant à nous-mêmes pour la seconde fois.

Je me suis surprise, après t'avoir lu, à me demander par quelle magie tu te décrivais si bien dans les livres ; il suffit,

disais-tu de l'hypocrisie, de toujours tirer parti de ses rides et de cet air d'avoir vécu. Et toujours, toujours, entre deux femmes, deux soirées arrosées au maté et à l'alcool de caña, ce questionnement sur l'écriture, c'est bien moi avec mon corps qui vais écrire, c'est bien cette main droite qui va tapoter le clavier. Et tandis que les auteurs nobles s'intéressaient au cœur, au cerveau, aux nerfs, tu écoutais les rumeurs du corps endormi de la femme à ton côté, ce gargouillement intérieur qui nous rappelle que nous sommes, avant toutes choses, un cadavre en sursis.

Tu vois, j'ai retenu la leçon, tu as écrit « Nous mériterions une meilleure machine que ce corps qui nous lâche petit à petit », surtout quand on s'obstine comme moi à vouloir arrêter le temps, et mon âme, la pauvre, s'exténue à courir derrière, une enveloppe, c'est ça qu'elle est, une enveloppe, je l'ai remplie de vent et d'illusions romanesques, elle bat de l'aile comme cette construction imbécile de la colombe de la paix du génial Picasso, heureusement qu'il n'a pas fait que ça, et tous les culs bouchés de la bien-pensance culturelle lui emboîtent le pas depuis qu'elle boitille, avec son aile tronquée. Tu me l'as fait à ton tour mais plus modestement avec les pigeons de Paris, c'est fou ce que tu as croisé de pigeons, et les ciels de Paris et leurs dégueulis raphaéliques sur les ponts au-dessus de la Seine, la Seine où Pola ne voyait pas les drakkars, la pauvre, alors que moi je les aurais vus, tu sais bien que je les aurais vus, j'ai trop de folie pour passer à côté des drakkars, chaque péniche se serait transformée en drakkar, les formes plates dérivait lentement, c'était la nuit, ils frappaient en silence l'eau avec leurs rames, tu portais ton imperméable clair et nous regardions, fascinés, par-dessus le parapet du pont, l'eau qui éclatait religieusement en points d'orgue sous le roulis des étoiles. À supposer que j'aie regardé couler la Seine, je te l'ai déjà dit, accoudée au parapet avec toi.

Julio, je t'ai connu par tes livres mais je t'ai vraiment rencontré dans *Rayuela*. Tu écrivais jusque-là des nouvelles où se manifestait, à peine, la crête fantasmagorique du quotidien. Le dernier paragraphe nous laissait sur notre fin, c'était à nous

de finir le récit. Toutes les portes étaient ouvertes, comme au jeu d'échecs, toutes les combinaisons étaient possibles. Tu laissais le lecteur « en suspens », tiens, comme dans cette nouvelle intitulée je crois *Cartas de mamá* (*Lettres de maman*) où il est question d'une lettre, et celle qui l'a écrite, l'expéditrice, s'est trompée de nom et a écrit Nico au lieu de Victor, c'est la lettre d'une vieille dame et ses P et ses V majuscules se ressemblent beaucoup et en plus la plume du stylo a fait un pâté autour du o ce qui fait qu'après tout c'est peut-être bien Victor qu'elle a voulu écrire, mais voilà c'est Nico qui est sorti de sa plume et Nico est mort, jusqu'à preuve du contraire il est mort, c'est ce que se répète le destinataire de la lettre à Buenos Aires, jusqu'à ce que Nico, ou quelqu'un qui lui ressemble, allez savoir, débarque sur un quai de gare Saint-Lazare, en provenance du Havre.

Je te connaissais donc par ce versant de ton œuvre, le versant « nouvelles », je n'avais pas encore gravi ta « face nord », celle où les sentiers familiers débouchent sur des à-pics vertigineux. Ta face nord c'était *Rayuela*. Un beau jour dans *Rayuela* tu décidas de nous livrer tes interrogations d'écrivain, mais tout cela était déjà en germe dans tes nouvelles « Qu'est-ce que c'est que raconter ? », « Comment je vais raconter ? », « Pourquoi raconter ? ». « Contar **esto** », raconter **ça**, pourquoi **ça** et pas autre chose, et déjà dans **raconter ça** il y a la manière de raconter car il n'y a que la manière qui conte (tiens, j'ai tapé conte et pas compte) ; à y regarder de près, la manière c'est tout ce qui compte (conte). Donc, à ma manière, je vais raconter. Tu m'as communiqué une espèce d'énergie qui, je l'espère, ne retombera pas comme un soufflé, je vais raconter, tiens-moi la main, Julio, devant cette fenêtre qui s'éclaire comme un écran de cinéma, un tout petit écran de cinéma où je vais mettre bout à bout des scènes, tu ne voyais pas l'intérêt des descriptions, selon toi elles distraient le lecteur de l'*ethos* (j'ai dû chercher dans le dictionnaire), et j'ai compris que ce qui t'intéressait en tant qu'écrivain c'était, à travers l'éthologie, l'observation de ces gens que tu croisais et que ta propre expérience de la vie te permettait de mettre en lignes, j'aurais pu dire encore « mettre

en ligne » comme on aligne dans le viseur d'une caméra le sujet que l'on va photographier. Et après ce n'est qu'une question de distance, de cadrage, de luminosité, d'*anthropophanie* (*Rayuela* chapitre 79), tu adores les néologismes.

De quoi vais-je parler si j'écris ? Parlons plutôt, dirais-tu, de ce qui pourrait être si nous voulions bien regarder. Je veux être un œil, une rétine qui enregistre. C'est pourquoi, je reprends ce "nous" que tu as lancé, je ne veux faire qu'un avec toi, je me coule dans ta prose comme je me loverais dans tes bras, défions-nous d'abord du cœur, ce vieil acteur grimé qui se tient sur le devant de la scène et s'emploie à attirer l'attention des autres et de nous-mêmes. Un jour que tu me livrais tes secrets, tu as dit te fier d'abord à l'oreille interne, celle qui donne le branle, le swing dans l'explosion de la création littéraire, et à l'œil, cette caméra insidieuse qui photographie pour l'éternité de quoi nourrir la mémoire, le monstre préhistorique d'où naîtront dans la douleur les sortilèges de l'écriture.

Et maintenant que j'ai décidé de *raconter* il ne faut pas que je m'emmêle les pinceaux. Je n'ai qu'une vague idée, il y a longtemps que j'ai envie d'écrire des nouvelles, des nouvelles qui se succéderaient avec un lien très fort entre elles, en fait ce serait les chapitres d'une même histoire, Julio et moi, moi et Julio, la femme, l'allée d'en face et ce que Julio en aurait dit et ce que j'en dis, moi, les discussions sans queue ni tête avec le conjoint, l'amie, le voisin, les discussions avec Julio. Il n'y a que dans les romans que les discussions veulent dire quelque chose, dans la vie on laisse en suspens, on ne termine pas les phrases, on fait des sauts de puce d'une idée à l'autre. Tout le côté informel des prétendus dialogues devra être rendu tel quel, comme des rêveries qui s'effilochent, je regarde ce bout de papier peint en face de moi et des impressions me submergent, rien d'organisé, je bute contre le réel, et quelque chose qui n'a sens que si je lui en donne un vient buter contre ma propre enveloppe, un corps fermé sur lui-même circonscrit à cinquante-cinq kilos d'eau, de chair et d'os avec deux viseurs à l'avant de la tête qui envoient des messages codés à ce qu'il est convenu d'appeler la matière grise, le cerveau. Quoi qu'il

en soit, ce majeur qui tape face à cette fenêtre allumée obéit à un système pré-organisé, une manière de dire étayée depuis l'enfance par une série de lectures pour adultes (comme l'oiseau qui becquette, je picorais à ma guise) qui travestissent, au sens premier, l'ingénuité de mon rapport avec le dire. Arrivée à ce point de mon récit je t'entends qui me souffle à l'oreille (je tape sous ta dictée) : « C'est du moins ce qu'aurait écrit, avec un rien de pédantisme, la femme au clavier. » Donc, maintenant que je suis en train de raconter, il faut que je te dise, qu'elle te dise (ce sera « je » ou « elle » ? ce serait doublement marrant de suivre cette voie et de trimballer le lecteur d'un point à un autre, comme quand on veut photographier quelque chose et qu'on se trimballe d'un coin à un autre, sous cet angle, non, d'un peu plus haut, un peu plus à droite)...

Donc il faut que tu saches, Julio, que c'était un après-midi d'automne comme les autres, la grande allée du château allait de la grille à la forêt de Sénart, une belle perspective, tu te mets devant la grille et tu vois cette double, triple allée si tu comptes les deux allées latérales qui bordent l'allée centrale, celle toute en herbe, marquée par une légère déclivité, et les quatre rangées d'arbres, tilleuls, ormes et marronniers qui font le « cadre », il faut se mettre assez loin pour avoir toute la hauteur des arbres dans le viseur, un après-midi d'automne entre quinze et seize heures, dans un soleil doré qui passait à travers les arbres. La femme promenait son chien et soudain elle s'arrêta « avec cet air *doublement* tranquille qu'ont les choses qui bougent quand elles s'arrêtent de bouger. » J'adore les adjectifs, toi aussi, ça tombe bien, et de temps en temps un adverbe qui se pose délicatement sur l'écume de la phrase, mais qu'est-ce que je vais faire de cette femme et de son chien ? Ce qui tient le plus le coup, pour le moment, c'est cette allée parce que je l'ai dans l'œil, ou le viseur, ou comme tu voudras l'appeler.

En réalité je suis pire que toi, je me bats contre une imagination trop fertile (la femme a un amant, ils se rencontrent au bout de cette allée, l'allée du château devient allée forestière et s'enfonce sous le couvert des arbres, un entrelacs de sentiers vient alors exacerber les corps dans un éparpillement

de caresses furtives) alors que j'ai en tête un quotidien anti-romanesque qui devrait se révéler, si tout marche bien, plus romanesque que le romanesque.

Pendant que la femme auteur tape sur son clavier, il (tiens, c'est qui ? ce « il » ?), il est parti porter à la mairie ces vêtements dont elle ne voulait plus. Il y avait une ombre de barbe sur sa joue bleuie par le froid et il faisait craquer les phalanges de ses mains dans un mouvement d'impatience, il était toujours terriblement irrité par tout ce qui changeait le train-train de l'oisiveté de sa vie. Face à ce corps qui renâclait contre toute mise en forme, intellectuelle ou vestimentaire (il faisait craquer ses mains ou polissait obsessionnellement le pourtour de ses ongles avec ses autres doigts), la femme organisait son environnement immédiat, le papier peint rassurant des murs, la fenêtre de l'ordinateur, le sucre et le chocolat, elle descendait à la cuisine et nourrissait ses cellules grises de molécules aphrodisiaques, certes ça avait moins de gueule que le maté et l'alcool de caña de Julio (elle était en train de lire *Rayuela*), mais son couvre-lit piqué matelassé valait bien le couvre-lit poncho de Pola. Elle voyait très bien le genre de fille qu'était Pola, elle avait gardé des années '70 une indulgence condescendante pour les voyageurs inspirés revenus d'Amérique latine avec leurs guitares minuscules et leurs bonnets mayas ; elle comprenait que tu sois indulgent et un peu agacé devant ces emblèmes touristiques remplis de sentimentalité, mais après tout elle n'était pas si différente de ces femmes et des amis qui s'inscrivaient dans ton périmètre familial, l'île Saint-Louis, la tour Montparnasse, la place d'Italie. Cet espace réduit fonctionnait dans ton récit comme ces cabines téléphoniques d'où tu téléphonais à tes potes et t'immisçais dans leur quotidien ; à travers la vitre sale de la cabine, tu voyais le monde et c'était presque toujours une vieille femme qui attendait son tour pour téléphoner et qui cognait méchamment la vitre avec un jeton. La femme, donc, concevait l'écriture comme un cocooning à l'intérieur de l'ennui, la chambre était cette cabine téléphonique, l'ordinateur était le téléphone qui la liait à l'extérieur ; elle avait des tête-

à-tête sympas avec l'ordinateur, des communications avec Julio-Horacio-Morelli ; son écran Helvetica Normal (barres de hiéroglyphes gris et noirs, dimension des caractères :12) la rassurait avec sa pomme arc-en-ciel mordue à droite, un ersatz de la pomme de Blanche-Neige recyclée par Walt Disney Apple. Elle l'avait mis à l'heure après de longues vacances (le temps emprisonné dans une machine à rêves avec le point d'interrogation à côté, qu'est-ce que tu vas faire de ce temps qui est celui de l'écriture ?) et pendant ce temps le temps courait aussi pour les autres et les personnages qui attendaient leur tour regardaient machinalement leur montre et Julio-Horacio était toujours dans la cabine en train de téléphoner et le temps courait pour elle et pour la femme qui promenait son chien dans l'allée.

À ce moment elle se rendit compte que l'homme était à la fois dans le temps de la femme au chien (les cuistres diront le temps narratif) et le temps de l'auteur. L'homme qui va porter les vêtements était à la fois dans le monde du roman et dans le monde réel. Et le monde réel, était-il si réel que ça ? Après tout elle n'était qu'une femme qui tape avec son majeur sur le clavier d'un ordinateur et qui faisait une fixation sur un écrivain mort à Paris en 1984. La première excitation intellectuelle lui vint de ce pronom « je » qui s'était changé en « elle » sans qu'elle y prît garde, comme si la prose avait sa propre logique, il vaudrait mieux dire son propre rythme, et que les phrases se déroulaient avec un aplomb impeccable, comme d'un balcon ou du haut d'un pont un photographe découvre un agencement inédit et il est vrai que tout s'agençait selon une logique romanesque, la mystérieuse inconnue, la femme qui s'ennuie et le mari qui va porter de vieux vêtements à la mairie et qui tarde sans raison.

Je vais avoir du mal, disait-elle, beaucoup de mal, Julio, il va falloir que tu m'aides, déjà je n'ai pas pu m'empêcher de faire dans le lourd, cette histoire de « monde romanesque » et de « monde réel », je t'entends déjà « Ton écriture est pleine de pesanteurs, je ne veux pas dire de lourdeurs, mais on sent l'intention, tu appuies, laisse un peu le lecteur décoder tout

ça. » Ah, si j'avais pu te rencontrer ! Imaginons, j'aurais lu *Rayuela* dès sa parution et je t'aurais pisté dans Paris de pont en pont, de rue en rue, de librairie en librairie et, un jour, j'aurais fini par tomber sur toi et je t'aurais dit « *Hola, Julio, he de decirte que no he leído jamás una novela como Rayuela ; con una novela así, los gringos la van a tener bien adentro.* »¹ et je t'aurais tendu le livre pour une dédicace. Peut-être m'aurais tu invitée alors à prendre un pot (tu invites toutes les femmes qui te plaisent à prendre un pot) et, à supposer que j'entre dans ta vie, comme copine, comme amante, comme connaissance qui écrit, tu m'aurais peut-être dit comme on parle à un enfant qu'on aime bien et qu'on ne veut pas décourager « *Está muy bien, piba, persevera, tienes algo, la verdad me gusta, sí que me gusta* »² avec cette courtoisie argentine, cette élégance *porteña*³ que je n'imagine que trop bien.

C'est pourquoi Julio, avec ta bénédiction, *mutatis mutandis*, je continue à écrire. Je vais tenter, à Dieu ne plaise, d'avoir le quart de ton élégance, ta simplissime et funambulesque élégance et je choisirai à ton image la manière la plus simple de dire les choses, m'en expliquant au lecteur comme en m'excusant, Si je te le dis, lecteur, ce n'est pas pour que tu aies une fausse idée de moi mais parce qu'à un moment donné il ne faut pas avoir peur de dire les choses et parfois les choses sont impudiques, tu le sais. Voyons donc comment je m'en tire avec « allée », « femme inconnue » et « homme taciturne qui va porter à la mairie de vieux vêtements et qui tarde. »

L'homme rentra finalement en bougonnant. « Ils ont failli ne pas en vouloir, c'est tout juste s'ils ne m'ont pas demandé de les faire nettoyer avant, on veut maintenant de la charité bien propre, sous des housses en plastique avec le cintre incorporé pour les suspendre à une espèce de longue tringle portemanteau, même les pulls devaient être sous plastique, la

1 Salut, Julio, je dois te dire que je n'ai jamais lu de roman comme *Rayuela* ; avec un roman comme celui-là les Nord-américains peuvent aller se faire mettre !

2 C'est très bien, petite, persévère, tu as quelque chose, je te jure que ça me plaît, ça me plaît bien.

3 Propre à la ville de Buenos Aires.

charité commence par la désinfection, rappelle-toi les petits Arabes dont on noyait la tignasse sous des tonnes de poudre de DDT, la charité n'ose plus dire son nom, elle s'appelle maintenant solidarité, elle doit être anonyme et télévisuelle, des chanteurs habillés comme des acteurs de cirque qui se tiennent par les épaules et remuent la tête en cadence en attendant de beugler dans leur micro ; la pièce avec ses tables en rectangle ressemblait à une salle de classe aménagée en salle de vote, la femme était assise derrière un petit bureau de contreplaqué sous une banderole où le mot cœur était répété deux fois, elle avait les cheveux gras-mouillés, une femme entre deux âges aux cheveux gris mal peignés, et était flanquée de deux ados prolongés qui avaient discipliné leur crête avec un gel qui sentait trop fort, et si tu avais vu ses chaussures, à la vieille, elles n'avaient pas vu de cirage depuis des mois, ça ne l'a pas empêché de me faire la morale, c'est une question de respect qu'elle a dit et à côté d'elle les deux jeunes adultes à crête et à mitaines hochaient la tête comme deux garnitures de cheminée animées autour de la femme-pendule rococo qui y allait de son discours humanitaire à deux euros, du coup j'ai failli remballer tout mon barda ; si tu as encore de vieux trucs, à mon avis, fous-les à la poubelle. « Et dire qu'on nous bassine matin et soir avec les orphelins du Darfour qui se révèlent en fin de compte n'être pas si orphelins que cela, je croyais que c'était à ces organisations d'organiser le tri, les vêtements d'hiver, les vêtements d'été, les vêtements pour enfants etc. En réalité ils sont là pour vous engueuler, je suis presque sûr qu'ils piquent des choses pour eux, *Là tu exagères, Comment veux-tu qu'une femme avec des chaussures mal cirées, assise derrière un petit bureau d'écolier, ait une vision nette des choses ? Tu mélanges tout, qu'est-ce que le côté cradingue de la femme a à voir avec son honnêteté ? Tout, ça a tout à voir. »*

Et ça continuait comme ça à longueur de journée, ils n'étaient jamais d'accord, c'est pourquoi elle se réfugiait auprès de Julio et de son ordinateur, Julio aussi tapait ses textes sur une machine à écrire, en réalité elle ne le voyait pas avec un Macintosh, il y avait chez lui un côté toujours entre deux aéroports, et

la machine à écrire, puisque l'ordinateur portable n'existait pas encore, allait bien avec son genre itinérant, imperméable et clope au coin des lèvres, et toujours la cravate, un homme ça porte la cravate quand ça sort, comme les femmes, dans ses récits, avaient toujours un sac, un sac dont elles vérifiaient machinalement la fermeture une fois assise dans le wagon du métro. C'était ça, Julio, un homme qui gardait son quant-à-soi, même s'il passait son temps à dynamiter la prose et à suivre des femmes dans la rue mais, toujours, très gentleman.

Le lendemain il faisait très froid, l'allée du château ressemblait à un tunnel de branches effeuillées, des coulées grises, moitié pluie, moitié brume, prolongeaient les ramures qui s'effilocheaient en gouttelettes, les rares passants traversaient l'allée pour rejoindre leurs quartiers et elle remarqua mécaniquement que les sacs en plastique des poubelles de fer forgé avaient été changés, ils n'étaient plus transparents mais d'un jaune soufré, sans doute les riverains s'étaient-ils plaints d'en voir malgré eux le contenu : canettes et bouteilles de bière, emballages de pizzas, sans compter les restants de bouffe avec leurs sauces. La femme apparut soudain entre deux arbres, le jeune épagneul courait à côté d'elle, elle croisa un groupe d'adolescents revenus du lycée qui encombraient le côté latéral de l'allée, celui dévolu à la promenade, deux motociclettes placées en travers pétardaient avec un jeune garçon dessus, ils parlaient fort et faisaient ronfler leur engin, deux filles en chignon, le cou emmitoufflé dans une longue écharpe de laine qui montait en tournant comme une tour de Babel riaient très fort, leur blouson très court s'arrêtait juste sous les côtes et entre lui et le *jean* à taille basse qui descendait en s'effilochant sur des baskets dorées on voyait leur nombril percé. La femme fit un léger détour et marcha sur l'herbe pour contourner le groupe ; elle les regarda sans les voir, ils continuaient de rire et de parler fort. Elle avait une espèce de fascination pour les jeunes gens vulgaires qui riaient et parlaient fort, les mains rouges des filles avec leurs bagues en argent à tous les doigts l'hypnotisaient, les paupières scintillantes et le trait d'*eye-liner* leur faisaient un profil égyptien de carte postale, le cheveu

gélifié à mort sortait en pétard d'un chignon mal enroulé, leurs vêtements de parade, minijupe en *jean* sur des collants de laine qui peluchaient ou pantalon tailladé au rasoir sur des chaussures à bouts pointus et à talons éculés portaient des insignes brillants, espèces de broches de métal qui accrochaient les blousons, laissaient des souvenirs étoilés sur les anoraks noirs de leurs amoureux.

Englués qu'ils étaient dans leur actualité immédiate, ils n'étaient après tout que des papillons mites étourdissants qui dévoraient à belles dents ce bout d'après-midi, leurs jeunes incisives déchiraient les mots dans la lumière automnale « J'y crois pas, elle m'a bluffée », les garçons écartaient les jambes, à cheval sur leur motocyclette, ils sentaient la moleskine du siège sous la toile du *jean* et un vague amollissement des chairs montait d'entre leurs cuisses jusqu'à leur ventre, « C'est qui qui t'l'a dit ? ». ils ignoraient qu'ils stationnaient sur des levées du dix-septième, ils occupaient de toute leur dérangeante contemporanéité le chemin de halage, l'allée était autrefois un canal, le canal avait été comblé, les barques avaient disparu dans la ouate cotonneuse d'autres automnes et les édredons du temps ; « ça m'vénère, j'te jure, ça m'vénère grave ! », leurs jambes étaient mi-tendues de chaque côté de la motocyclette, leurs talons s'incrustaient parfaitement bien dans la terre humide, ils prenaient possession de l'allée, les feuilles qui tombaient lentement ne les émouvaient ni les distrayaient, ils étaient là et n'avaient aucune conscience d'un autre ailleurs, ils ne connaissaient de l'au-delà que la série des *Scream*, dix euros la place de cinéma au centre commercial, une planète de béton plastifié et de néon au centre d'une galaxie de parkings, ils n'avaient aucunement conscience d'être en quelque sorte des intrus. Au milieu de l'allée, là où le terrain s'effondrait toujours un peu plus, il y avait eu autrefois ce canal qui amenait l'eau au château, mais la magie de cette allée tenait à cette légère déclivité qui allait de la forêt et ses étangs à ce château dit du marquis de la Grange, mettez-vous dos au château et vous verrez la perspective toute droite de l'allée, la légère montée fait que vous la voyez horizontale, un

halo verdâtre (la forêt) rappelle au loin une toile peinte, vous distinguez des ombres d'arbres en trompe-l'œil, un décor pour ballet champêtre ; un ciel d'étain plombait ce jour-là ce décor de théâtre, mais la forêt était là, qui se devinait ; entre la forêt et l'allée, les arbres, sujets dansants figés dans d'immobiles postures, attendaient je ne sais quoi pour reprendre leur ballet, peut-être que les jeunes s'en aillent.

La femme qui écrivait rencontrait souvent la femme au chien. Elle lui paraissait être « un bon sujet », toujours seule et le regard perdu, je me demande même si elle s'est rendu compte qu'elle marchait dans la gadoue pour éviter le groupe de jeunes. Elle-même était partagée entre l'indulgence et l'agacement, cette incroyable naïveté des jeunes qui croient qu'il n'y a qu'à paraître pour que tout s'aplanisse devant eux, ce mal-être qui s'exprimait par des cris, des rires trop aigus et une pauvreté de langage où ils répétaient, en boucle, la même évidence : « J'y crois pas ! ça s'fait pas ! ». La femme au chien paraissait jeune mais elle l'apercevait toujours à une certaine distance, elle était de dos ou de profil, une ombre passait alors sur son visage, quand elle était de face elle tournait la tête et on ne voyait qu'une longue mèche brune, un jour elle la vit de trois quarts, ce fut la vision la plus nette, mais un nuage passa et le visage se ternit, il sembla reculer, elle aperçut la ligne du manteau, un pan du manteau flottait synchroniquement à la cadence de la marche, il irradiait dans une traînée de lumière inattendue puis s'opacifia et la silhouette reprit sa forme quotidienne tandis qu'elle entendait la femme appeler le chien. Elle n'était jamais sûre de ce qu'elle voyait, parfois des silhouettes coupaient son angle de vue, elle vit un soir une assez jeune femme en short vert pomme sur un vélo qui pédalait joyeusement, elle entendit même son rire, un rire aigu et dérangeant, comme un rire qui vous réveille alors que vous êtes en train de dormir, elle pensa après coup que la fille lui ressemblait beaucoup, c'est vrai, mais le short n'était pas tout à fait du même vert que celui qu'elle avait porté, il y avait des années. Un homme la suivait, à vélo lui aussi, ses mouvements étaient plus lents, plus coulés, il promenait lentement le regard sur les arbres, les maisons

rangées à droite et à gauche, il regardait ce décor quotidien avec désinvolture, il voyait peut-être à la place d'autres arbres, d'autres futaies, des bruyères mauves, des fougères, des perdrix, son regard balayait la scène comme un personnage de cinéma pris par une caméra, le personnage regarde autour de lui mais l'acteur, lui, sait que c'est un décor au milieu d'un studio, le cycliste donnait l'impression de passer en surimpression sur d'autres paysages, la fille devant jetait de rapides coups d'œil à droite, à gauche, occupée qu'elle était à zigzaguer pour éviter les passants, son rire aigu passait sur la bande-son tandis que le paysage d'une forêt défilait en contrechamp, deux images superposées, le champ avec l'homme encore jeune et sa compagne et le contrechamp arboré.

La femme au clavier avait souvent l'impression de vivre deux scènes à la fois, promeneuse qui traversait l'allée et se heurtait soudain à des visions, les choses perdaient tout à coup leur air commun et des remplacements synchrones se faisaient à son insu, de vagues ressemblances se condensaient sur un personnage entrevu et elle se laissait embarquer malgré elle, l'allée était pleine de fantômes, ils investissaient soudain une silhouette, il suffisait d'un tracé, parfois moins qu'un tracé, une ombre où flottait un regard. Une autre fois elle revit la femme au chien. La femme portait son même long manteau ceinturé, à manches raglan, j'en avais un comme ça dans le temps se dit la femme au clavier, l'épagneul courait autour de la femme, j'ai toujours aimé les épagneuls, lui dit-il, tu te souviens de Puck ? Je me souviens dit la femme au clavier, c'était un de ces rares moments où ils se comprenaient, elle eut envie de lui prendre la main, parfois il la lui laissait, parfois il la retirait d'un geste brusque, le chien traversait leur mémoire, il y avait une odeur de chien, un regard de chien, mais ça n'allait jamais plus loin parce qu'il y avait un chagrin lié au chien dont ils hésitaient à parler. La femme rappelait l'épagneul, elle le voyait tressaillir tandis qu'elle l'appelait, la femme au clavier jouait elle aussi autrefois à l'appeler rien que pour le voir courir vers elle, il était le seul chien qu'elle eût jamais eu.

D'autres fois elle entendait des sons. Une rumeur d'orchestre partait des nuages. Des fils de la vierge reliaient les arbres au ciel. C'était les fils électriques couverts de givre. À la gare, l'hiver se profilait sur des rails de platine, des caténaïres endiamantées. La ville se couvrait d'une gigantesque figure géométrique où l'humidité de la nuit se gélifiait dans une immense et poétique toile d'araignée. Les arbres tendaient leurs cordes, un archet invisible passait de l'un à l'autre, des doigts glacés jouaient une sonate où les blancheurs du givre grinçaient mélodiquement. Oui, oui Julio, je sais, j'en fais trop, l'archet invisible, les blancheurs du givre, mais toi-même, il t'est arrivé de te laisser aller, embarquer comme tu disais. Toma distancia, piba⁴. Je t'entends, Julio, je vais la prendre cette foutue distance, la mise au point est un peu faiblarde, je te le concède, mais écoute la suite.

Au printemps, avec les premiers feuillages, elle avait l'impression de doigts courant sur une harpe, c'était sa manière à elle de parler du vent : des doigts courant sur une harpe. (Tu sais bien, Julio, ces petits coups de vent froid qui vous rappellent que les printemps à Paris ont un air brusque et sautillant, que le ciel s'y voile aussi rapidement qu'il se découvre, que les gelées éclosent dans l'herbe comme des œufs de Pâques). L'été les chaleurs solaires desséchaient les feuilles, des crissements électriques frappaient l'immobilité des branches qui se mettaient à bruisser dans le silence. Il suffisait d'un souffle chaud. La netteté des troncs, la découpe des feuilles levaient, comme un coup de vent rapide sur une voile, une furie de sons. Elle entendait les guitares basses, l'attaque du piano. Il suffisait d'une saute de vent. La mémoire vous joue de ces tours ! s'exclamait-elle. J'entends des voix maintenant ! Figure-toi que j'ai entendu nettement tout à l'heure, le *Born to run* de Bruce Springsteen, il y avait une telle allégresse dans cette fille qui roulait à vélo, mon esprit a fait sans aucun doute une espèce de copié-collé : *fille qui roule - born to run*.

4 Prends de la distance, ma belle !

Tu vois, Julio, je suis incorrigible, je n'ai pu m'empêcher de faire une digression. Je dévie, je perds mon sujet en route, je te parlais d'une allée, d'une femme avec un chien, d'un homme qui n'est jamais là. Si j'avais ta facilité je ferais de ma prose ce fil tendu entre les nuages et la terre et je me demanderais vers quelles hauteurs tu m'entraînes ; ou, plus prosaïquement, cette ligne tracée à la craie sur les trottoirs, (en espagnol on l'appelle *rayuela* et en français *marelle*), et comme une enfant je me laisserais prendre à son jeu. L'équilibriste auteur pousse de la pointe de son soulier le caillou de la phrase et, s'il discipline son élan, s'il ajuste convenablement son tir, de poussée en poussée, de glissade en glissade, il atteint cette zone où ta main a écrit le mot "ciel", et le caillou de la phrase enfin placé au centre de toutes choses resplendirait de tous ses feux. C'est à cet instant, Julio, que tu m'as soufflé : « Il existe des instants, aussi bien aux échecs qu'en amour, où le décor de brume se volatilise en une multitude d'éclats de cristal et où il se passe des choses qui, une seconde auparavant, eussent été inconcevables. »

La femme au clavier avait toujours su que le monde était habité, ce n'est pas à toi, Julio, que je vais l'apprendre ; cela tenait à une sorte de sixième sens, celui que les poètes appellent « inspiration » et les gens normaux « intuition ». Elle songeait à ces milliards d'instantanés qui avaient peuplé sa vie, la multitude des femmes qu'elle avait été, c'était comme une longue chaîne de formes disparues, elle imaginait ses différents visages flotter tels des nuages, la vapeur du dernier souffle se coagulait au magma du temps, formait une immense glaciation ; elle tombait sur des moraines laissées çà et là par le glacier ; c'était tout ce qui restait des êtres passés, des résidus rétifs, des petits tas d'impressions, de souvenirs qui prenaient corps, poussés par la langue transparente du temps. Mais ce jour-là le ciel était blanc et cotonneux, un ciel de brouillard et de nuages qui distribuait une lumière parcimonieuse ; les maisons sous cette lumière présentaient des façades écruées avec des salissures obliques, des traînées verdâtres ; les rangs de tuiles gardaient des restes de pluie ; des bordures en zinc ternies faisaient des garnitures

sinistres ; quelques fumées grises sortaient des cheminées. Il était impensable que dans cet univers matériel, rendu aux tristes laideurs de l'automne, il y eût une trace quelconque de spiritualité. L'allée seule gardait peut-être, au creux de son lit, des lambeaux de présence ultime. Des écharpes de brume pendaient aux baldaquins des arbres.

La femme au clavier se demanda illico pourquoi elle avait pris tant de plaisir à décrire ces jeunes gens. Je sais, Julio, lui dit-elle, ils n'ont aucun rapport avec l'histoire ; les jeunes gens sont là comme un contrepoint anachronique et un peu irritant à une histoire de fantômes, fantômes au sens de fantasmes, de créations de notre imagination. Elle voulait, à ton exemple, créer des vivants on ne peut plus ordinaires qu'un rien va déranger dans leurs habitudes, des gens dont on a changé les marques et qui réagissent de manière inattendue, inconcevable. Julio, ajouta-t-elle avec cet agacement des apprentis auteurs qui désespèrent de voir leurs procédés de style enfin compris, j'y vais par touches successives, un peu à l'aveuglette, je n'ai pas encore ta facilité ; conduire comme toi le lecteur sans qu'il y prenne garde par une succession de petits faits aussi familiers qu'anodins et pendant ce temps le narrateur dit qu'il ressent un mal-être mais ce mal-être il ne peut l'exprimer, lui donner un nom, car, autour de lui, tout est si banal, si apparemment normal, seule une impression ténue dont il se demande si elle est venue d'un regard, d'un geste inhabituel qui a duré une fraction de seconde, l'a déstabilisé, a laissé sur la surface lisse du quotidien une étrange fêlure et synchroniquement la prose se craquelle : « pourtant », « à cet instant », « bien sûr », « finalement », comme si tout avait été décidé de toute éternité et que le narrateur, impuissant, ne pouvait que constater.

Il me faut cette « fêlure », cria-t-elle à Julio par-dessus le silence de l'écriture, cette fêlure par où va s'engouffrer la fiction, il me la faut, Julio, elle m'est « indispensable » ! C'est là que tu es intervenu à nouveau : « Cette idée des jeunes gens que la femme rencontre dans l'allée, *es una idea fantástica*, Annie » (c'était la première fois qu'il l'appelait par son nom),

« *se desprende de ellos un erotismo barato como un carrusel de feria* ». ⁵

Convaincue qu'elle tenait là une forme de glissement, la prose, tel un chat qui se love sur un coussin, prenait une certaine courbe, tout s'ordonnait syntaxiquement, elle continua de taper sur le clavier de l'ordinateur : « Il est cinq heures. C'est l'automne. Il fait déjà presque nuit. Le vent secoue les rosiers grimpants qui battent contre les gouttières. Elle a cueilli tout à l'heure les dernières roses proches de l'effeuillage. Les roses peinaient à s'ouvrir. Dans le ramollissement qui précède la chute elles avaient gardé fermées leurs pétales aux couleurs encore violentes. Il y avait là comme un rapport têtue entre une réalité imparfaite et un rêve, comme tout à l'heure entre cet érotisme de pacotille des adolescents et les rêves qui tourmentaient la femme. Le jardin va plonger dans la nuit, ce n'est qu'une question de minutes. Le chèvrefeuille, par la fenêtre (il fut odorant et a conservé ses feuilles), secoue ses ramures en forme de lianes. Un vent têtue, venu du nord, plaque de grandes gifles de pluie sur la façade qui se lézarde. » Tout en continuait de taper elle songeait à lui. Elle ressentait ses absences comme des infidélités, cette manie de ne jamais rien dire, *Où vas-tu ?* T'occupe, si on te le demande, tu diras : j'en sais rien. Toujours à botter en touche, elle n'obtenait jamais une réponse précise à ses questions.

Julio, je suis ton exemple, je m'efforce de mettre bout à bout ces petits faits, ces fractions de secondes où tout pourrait basculer, je note l'écoulement du temps, les montres et les horloges qui continuent leur tic-tac inexorable. « La trotteuse à son poignet saute mécaniquement mais le cadran de la montre est si anodin, les chiffres romains si délicatement vieillots, le bracelet de cuir si sympathiquement usé, un œillet, celui où passe le cran de la boucle, est un peu plus élargi que les autres, le personnage a le même geste habituel et somme toute assez banal pour regarder l'heure, Ne me dites pas que quelque chose est en marche ! »

5 Il s'en dégage « un érotisme de bazar, semblable à un carrousel de fête foraine » (Cartas de Mamá)

Il tardait encore une fois à rentrer. Il était parti vers le centre-ville. Il lui fallait bien entendu traverser l'allée. Elle refit son itinéraire dans sa tête, il lui sembla plausible qu'il rencontre la femme au chien. Il avait vaguement regardé vers elle la dernière fois, et elle avait senti une sorte d'intérêt, comme lorsqu'on regarde quelqu'un à la dérobée pour ne pas éveiller l'attention ou ne pas s'attirer de réflexion et, bien entendu, elle l'avait taquiné sur ce soudain intérêt envers l'inconnue. Il avait toujours été un homme ponctuel, on plaisantait souvent à propos de son manque de fantaisie. « Mon vieux bonnet de nuit » lui disait-elle en minaudant ; en réalité, il lui arrivait de penser qu'elle faisait peut-être fausse route, qu'il avait quelque part des désirs enfouis, qu'il lui présentait, à elle et à tous les autres, une face volontairement apaisée, lavée de tout indice. Il avait en particulier cette manie de collectionner les montres ; il collectionnait les montres à gousset, les vieux oignons tirés des poches de paysans, de maquignons. Du plat de son ongle il grattait le couvercle. Avec le temps la couche d'argent, sur le bombé des savonnettes, s'était amenuisée ; elle laissait transparaître un fond cuivré. Parfois un chiffre donnait un lustre dérisoire à ce qui n'était qu'un objet somme toute ordinaire. Il aimait alors se dire qu'il n'avait pas réuni ces objets en vain. Il avait un rapport aux objets vaguement obsessionnel et passait son temps à les ranger, c'est-à-dire les changer d'endroit. Il mesurait ainsi la place qu'ils occupaient dans sa vie, il se créait des liens avec les choses et se convainquait d'un attachement profond. Il avait été pourtant un jeune homme insouciant et étourdi, et désordonné aussi, à la limite de l'insoumission, mais qui abolissait ses révoltes dans de grands débordements sportifs, des mouvements de bras et de jambes où s'exprimaient rageusement ses envies de désobéissance, ses désirs de sécession.

La femme au clavier se rendit compte alors que l'homme qui avait mis un pied dans le récit était pour elle un inconnu. Elle avait beau être mariée à lui, connaître ses manies, supporter son mutisme, partager son quotidien, il arrivait toujours un événement où il présentait une autre partie de lui-même et c'était comme gratter l'écorce d'un vieil arbre ; des plaies sèches, ligneuses,

presque esthétiques, avec des contours alvéolés, affleuraient sous le grattage ; il changeait alors de personnalité, son visage fermé, strié de veinules bleues, ses yeux enfoncés, ses joues caves, prenaient alors du relief, sa figure se repulpait, le teint, autrefois blafard, acquérait des fulgurances ; tels ces personnages perdus dans l'ombre sur lesquels les peintres du xvii^e laissent tomber un puits de lumière, il rayonnait de manière inattendue et provocante. Elle se demanda alors s'il n'y avait pas dans chaque être une part mystérieuse dont lui-même n'avait pas conscience et qui surgissait au détour d'un regard. Désarmée – la vie et l'écriture se mêlaient étroitement comme deux serpents autour du caducée – elle se tourna vers Julio avec colère: Cette manie que tu as d'en dire le moins possible comme si tu avais peur d'écrire le mot "fin". Tu nous noies sous un déluge de détails, les gestes de la vie quotidienne, les coussins en macramé de la tante Isabelle, la tasse avec sa petite anse ébréchée mais c'est celle-là qu'elle veut, allez savoir pourquoi, parce que c'était la préférée de sa mère ou bien parce qu'elle l'avait brisée, un soir qu'elle la rinçait sous le robinet et qu'elle entendait, par la porte entrouverte, la même sempiternelle dispute dans le salon. Et tout à coup, au détour du dernier paragraphe, après nous avoir bercés de langoureuses banalités, de fausses déclarations, tu t'arrogas le droit d'employer des mots sans appel : « elle se leva », « il vit », « il comprit », « il ne la reconnut pas au moment même où il la reconnaissait », « il comprit à l'instant où il cessa de comprendre », pauvres humains pris dans la toile d'araignée de leurs fantasmes qui soudain prennent vie, pauvres insectes qui se débattent en même temps qu'ils vont s'immobiliser sur les lignes noires de ta page blanche.

L'écriture l'avait prise à son propre piège, elle n'était plus maîtresse de ces destinées qui prenaient forme sur l'écran de l'ordinateur, son doigt n'était que l'instrument d'un monde inconscient qui ne demandait qu'à jaillir. « *Julio, vete a los diablos* » (elle l'envoyait se faire voir) ; c'est trop difficile, tu veux me conduire, je le sens bien, vers un homme à double vie, un homme bien tranquille qui suit les femmes seules dans une allée comme toi-même tu les suivais dans le métro et, peut-être,

de phrase en phrase, de salutation banale en salutation moins banale, vont-ils de concert, elle et lui, vers un habitacle de futaies et de clairières, là où les paroles se font véhémentes, les corps exigeants, c'est ça, n'est-ce pas, ils vont inexorablement vers une scène jouée d'avance, là où les corps se reconnaissent avant de s'abîmer dans le plaisir. Julio, tu as trop de goût pour les mauvais romans, ceux où la femme et l'homme adultères se rencontrent dans des décors de théâtre, sous des tentures qui simulent avec leurs glands une forêt de chênes ; ils froissent de leurs corps haletants un tapis de feuilles où l'humus garde des éclats dorés, rougeoyants, restes de parures chues sous l'averse (chênes, ormes et hêtres confondus), leurs voix soudainement se font plus chuchotantes, chaleurs givrées des deux haleines, le souffle de leurs bouches crée des filaments stellaires, fils de salive liant de perfide innocence leurs lèvres soudain scellées, les mains froides s'étreignent et se réchauffent, les jambes s'accordent et s'enlacent, les tissus s'emmêlent, s'écartent, des coins de peau plus chauds se reconnaissent et s'abîment, des vertiges consentants les entraînent toujours plus loin.

La lampe, à côté de l'écran, faisait un rond d'un jaune soudain incongru, la fenêtre avec sa triple barre de hiéroglyphes la regardait ironiquement, elle lut : « leurs mains froides se réchauffaient en s'étreignant, leurs jambes s'enlaçaient, des vertiges consentants les entraînaient toujours plus loin. » Elle se demanda à voix haute : « Julio, quel jeu joues-tu ? Jusqu'où veux-tu que j'aille ? » L'allée, au-delà du jardin, dressait ses arbres centenaires. Des allées forestières, plus loin, la prolongeaient.

Elle laissa l'ordinateur allumé, elle prit le temps de mettre un anorak, un bonnet de laine, elle enfourcha sa vieille bicyclette, l'allée apparut après quelques bouts de rues d'une centaine de mètres, les roues reconnurent le contact souple et confortable du sable mouillé, elle pédalait sans effort, l'anorak l'empêchait de bouger les bras avec efficacité, elle l'ouvrit d'une main en continuant de tenir le guidon de l'autre, elle s'étonna de cette soudaine habileté, l'allée déroulait ses ordonnancements familiers, à peine travestis par la chute de la lumière ; elle buta contre une barrière d'arbres qui vint vers elle avec soudaineté

(les réverbères qui commençaient à s'allumer s'étaient faits plus rares), l'allée se tordit vers la droite (un morceau de chemin asphalté sur une vingtaine de mètres), puis déboucha sous le couvert des arbres. Une obscurité relative l'encercla. La forêt prit place autour d'elle. Le long des sentiers, à cheval sur le bas-côté, des feux arrière signalaient çà et là des véhicules arrêtés. Inattentive à leur présence, elle continua de pédaler avec vivacité ; elle était emportée par une force juvénile ; des odeurs fraîches fouaillaient ses narines ; des gouttes de pluie laissaient des traces enfantines sur ses joues, claires limaces sans conséquence, projections de rosée. Elle dépassa la maison du garde. Un sentier menait vers une clairière qu'elle devinait intime et resserrée. Elle s'y engagea, le grincement des roues était à peine audible, un souffle ténu de ventilateur un soir de sieste ; elle se sentait protégée du vent, l'atmosphère était plus douce, elle descendit de vélo car il n'y avait plus de sentier, des plantes hautes autour d'elle formaient une enceinte, pour passer elle écarta les cryptogames du Temps. Tout en haut, le ciel formait l'ouverture d'un puits d'où la lumière s'égouttait en cascades phosphorescentes. Des fougères géantes recueillaient les dernières lueurs qui filtraient au travers des arbres. Devant elle, couché entre les fougères, elle vit un couple ; ils étaient allongés, l'homme avait un bras sous la nuque de la femme et gardait l'autre bras sur ses yeux, la femme avait la tête tournée. Elle dut faire du bruit en marchant car l'homme leva son bras, il se redressa rapidement et la regarda. Elle le reconnut aussitôt, il avait le visage plein et comme apaisé, une nouvelle jeunesse remplissait ses traits, ses yeux avaient une vivacité inaccoutumée et les ombres bleues qui marbraient ses joues étaient celles d'une barbe naissante, presque adolescente. Elle se précipita sur la femme qui gardait le visage tourné, c'est alors que l'épagneul apparut entre les fougères, « Puck, dit-il, viens-là mon chien ! ». Le soleil couchant jeta des lueurs dorées qui embrasèrent un instant la clairière, la femme tourna la tête, elle la fixa tranquillement du regard. La femme et elle se regardèrent. Elle se reconnut. La femme avait son visage. C'était elle, avec trente ans de moins.